Ami du Clergé du 31 octobre 1946

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — IV. *23e Dimanche après la Pentecôte :* La résurrection de la fille de Jaïre, 25.
Causeries sur la messe. — III. Le sacrifice eucharistique, 27.
Entretiens sur l'Action catholique. — XV. La confirmation, sacrement d'action catholique, 28.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — I. Actes des Apôtres, 29 ; II. Election de S. Mathias, 30 ; III. 1er Discours de S. Pierre, 31.
Plans pour une retraite à des jeunes filles. — V. Comment réparer le péché, 32.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

23e Dimanche après la Pentecôte

LA RÉSURRECTION DE LA FILLE DE JAÏRE

Parmi les pages de l'Evangile, celle-ci me paraît des plus touchantes et des plus actuelles. C'est une vraie tranche de vie contemporaine, l'expression de sentiments qui ne varient guère. Ecoutons-en les leçons.

I. — *Leçon des circonstances*

Sur la grève du lac, une foule attend anxieuse. C'est un rassemblement d'hommes, de femmes et d'enfants. Il y a de tout dans cette foule : des artisans et des docteurs, des Pharisiens et des scribes, des nobles et des collecteurs d'impôts.

Il y a de tout, parce que le même souci les presse tous : une barque a été annoncée, venant de Génésareth, et dans cette barque doit se trouver celui dont la renommée s'est accrue des prodiges accomplis, de la bonté expérimentée. Et ils l'attendent. Il y a de tout, mais chose pénible à constater, il y a surtout de petites gens, des humbles, des pauvres, des gens de peu. Parmi eux se trouve un homme à qui l'opinion est nettement défavorable : Lévi, le collecteur d'impôts, l'homme qui par métier et pour gagner sa vie fait litière de sa religion, de son honneur et de son pays, accepte d'être le serviteur d'une domination détestée et recueille pour elle l'argent qui devrait être employé au service de Yahweh.

C'est chez cet homme que tout-à-l'heure le Maître attendu va descendre, montrant ainsi comme il le fit pour Zachée sa condescendance, poursuivant les âmes sans considérer sous quelle enveloppe elles se cachent, et appelant ainsi dans son royaume toutes les bonnes volontés et tous les repentirs.

La foule s'apprête à lui faire un accueil triomphal ; mais surtout elle veut lui confier ses misères, le supplier pour les malades, lui demander de passer chez elle, d'y rester. Supposez l'ardeur des désirs de cette foule, écoutez ses paroles, voyez son impatience. Ses pensées ne sont pas trop élevées ; en Jésus c'est le guérisseur qu'elle voit. Qu'importe ! Le Dieu qui s'est fait homme sait se servir des pensées les moins nobles pour les élever jusqu'à d'autres plus parfaites. Il soignera leurs corps pour conquérir ensuite leur âme.

C'est l'histoire de tous les temps, cela. Sur la grève, où la mer, symbole de la vie, vient faire mourir ses flots, il y a toujours une foule de gens qui s'agitent. Ils regardent au loin, ils attendent, quoi ? Ils ne le savent au juste. Le bonheur humain les préoccupe ; ils le placent dans le plaisir, la fortune, les aises, le succès, les affaires : misères incapables de satisfaire leurs désirs. Ils ne voient pas qu'au fond c'est vers Jésus qu'ils tendent, car lui seul a le secret de les apaiser. Finalement, s'ils veulent loyalement aller là où les entraînent les pensées de leur esprit, l'expérience de leur vie, c'est à lui qu'ils viendront tôt ou tard, désillusionnés, lassés de leurs tentatives et accablés par l'angoisse ; ou bien ils se condamnent à n'être jamais que des chercheurs insatisfaits. Et quand ils viendront à lui qu'ils ne craignent pas, Jésus les accueillera.

Voilà la première leçon de cette page d'Evangile.

II. — *Leçon de la prière de Jaïre*

En voici une autre, plus émouvante encore. Dans cette maison de Lévi, où Jésus est entré, où le repas d'accueil suit son cours, ainsi que les conversations, tout-à-coup un homme se présente. Tous le connaissent. C'est un prince de la synagogue ; il occupe donc une situation élevée chez un peuple qui met sa religion au-dessus de tout. Il a de l'autorité, on a les yeux sur lui. Et le voici qui vient. Quand il apparaît parmi la foule, un silence étonné se fait et les rangs s'ouvrent pour laisser passer un homme sur qui tous les yeux s'arrêtent, aussi respectueux que stupéfaits, car lorsqu'on est un « pur » on ne franchit pas le seuil d'un publicain, surtout d'un collecteur d'impôts pour le César abhorré.

Il s'agit bien de cela. Cet homme a été trahi par toutes les ressources dont il disposait. Sa haute autorité n'en impose pas à la mort et elle rôde autour de sa petite fille de 12 ans. Déjà elle a mis la main sur elle. Aussi Jaïre passe outre à toutes ces conventions. Le voici devant l'humble et simple Galiléen ; il murmure haletant, en mots coupés de sanglots : « Maître, ma jeune enfant... ma fille unique... Venez... elle se meurt... venez, vous la toucherez de vos mains,... elle vivra ». Il s'arrête, il se prosterne ; il pleure. Et la foule étonnée voit, de la part de quelqu'un qu'elle croyait assez grand pour ne jamais quémander, une prière qui adore et sollicite.

Jaïre a raison. Quand tout nous manque il nous reste toujours la prière. Venir au Maître de la vie, ce fut son salut et le salut de sa fille. Mais il eut tort de ne venir qu'à ce moment, car les heures désespérées sont des heures exceptionnelles, tandis que toutes les heures vécues sont des heures pour la prière. N'avons-nous pas en effet toujours besoin du secours de Dieu pour soutenir notre faiblesse qui est immense, panser nos blessures, celles surtout que le péché nous fait et dont nous gardons les meurtrissures, connaître nos besoins et nous venir en aide ? N'attendons donc pas. Etablissons notre vie dans une prière constante. Elle nous est facile du reste, et Dieu pour nous entendre ne nous demande ni une démarche ni une attitude semblables à celle de Jaïre. Un cri d'âme, une parole consciente, un geste supsuppliant. C'est fait, Dieu est là. Il nous entend et son cœur s'émeut. Bientôt sa toute-puissance secondera son immense bonté ; et le ciel constatera une merveille de plus, même quand la foule bruyante et les pleureuses à gage, qui poursuivent dans la maison de Jaïre le dernier sommeil de la petite morte, s'obstinent à faire autour de nous et en nous-mêmes un tapage d'enfer — le mot est rigoureusement exact — pour nous empêcher de nous recueillir.

N'oublions pas non plus que Dieu a fixé des lois à la prière, et que c'est souvent parce que nous les négligeons que nos supplications restent inexaucées.

Humilité des pensées : combien nous avons de mal à nous y résigner ! Même en face de nos impuissances les plus nettement constatées, comme nous restons pleins de nous-mêmes, épuisant, j'oserai dire, nos ressources personnelles pourtant insuffisantes avant de nous convaincre que nous ne pouvons rien, et qu'au-dessus de nous il y a quelqu'un qui peut tout.

Humilité de l'attitude : comment nous tenons-nous en face de celui dont la condescendance abaissa les barrières qui nous séparaient de lui, mais dont la grandeur mérite tout de même un certain protocole ? Et je ne parle pas des distractions de l'esprit, lot inévitable de l'humaine faiblesse, mais des paroles devenues sur nos lèvres de simples formules ; des regards qui ne manquent pas de suivre les circonstances et les objets les plus futiles ; de cette sorte de lassitude perpétuelle que nous affichons quand il s'agit de prier, alors que nous sommes infatigables pour le plaisir ou les affaires ; de cette apparence de nécessité que nous subissons et qui semble dire à Dieu : « Si je n'y était pas obligé par les circonstances, vous ne m'auriez point vu aujourd'hui à vos pieds. »

Que dire alors de la confiance, autre sentiment que Dieu réclame aussi? Confiance en sa puissance, Nous la savons réelle ; mais c'est toujours avec une certaine hésitation que nous venons à lui. — Confiance en sa présence. Nous le croyons si lointain, si indifférent ! — Confiance en son Cœur, qui ne demande qu'à s'émouvoir, comme il le fit jadis, en entendant Jaïre. — Confiance, après les multiples circonstances où il nous donna déjà tant de preuves de sa condescendance. — Confiance dans ses silences mêmes, car ils ne sont souvent que l'indice de sa volonté de faire un meilleur choix pour nous, et de nous faire mieux apprécier la valeur du don qu'il va nous accorder. « *Tantummodo crede* », dira-t-il à Jaïre. Que de fois il pourrait nous donner le même conseil !

Et comme nous nous lassons vite de le prier !

Il doit être à notre disposition toujours ou bien nous l'accuserons d'insensibilité. Il doit souscrire à nos caprices, et en nous enlevant le souci qui nous oppresse, nous permettre de retourner très vite à nos joies d'ici-bas. Nous faisons crédit à nos amis, dont les ressources sont infiniment moins assurées que les siennes. Quand il nous demande le même témoignage, comme nous le lui refusons souvent !

Tout de suite, dans le sens indiqué : ou bien nous proclamerons que rien ne sert de prier, qu'on n'est jamais exaucé. « Hommes de peu de foi, pourquoi doutez-vous ? » Regardez donc ce qu'il fait là-bas !

III. — *Leçon que nous donne la délicatesse de Jésus*

A l'égard du père de la jeune fille. Il aurait pu sans aucun doute répéter en sa faveur le geste qu'il fit, quand il guérit de loin le fils du centurion. La détresse de Jaïre et sa foi l'avaient ému ; il voulut faire plus et aller lui-même près du lit où agonisait la malade. Aussi Jésus quitte tout, son repas, ses hôtes, ses amis. Il se lève et suit le chef de la synagogue. La foule est dense ; elle encombre son chemin ; il l'écarte, pour nous apprendre qu'il nous faut aussi, quand le devoir nous appelle, marcher sans nous arrêter vers le but proposé à notre activité.

Voici qu'en chemin on apprend au malheureux père que la mort a fait son œuvre, et qu'il est par conséquent inutile d'importuner le Maître. A ce conseil du découragement N.-S. ne veut pas que cède Jaïre, et se tournant vers lui il l'engage à persévérer dans sa confiance. Comme il est attentif à tout ce qui pourrait nous éloigner de lui ; et comme nous avons tort de lui mesurer notre foi !

Il arrive au domicile où la jeune fille est morte, il le voit envahi déjà par les mercenaires, avec leurs instruments de musique, qui font un tapage infernal. C'était leur façon à eux de paraître s'associer au deuil de la famille ; en réalité le gain qu'ils en récoltaient était leur seule préoccupation. Ils profanaient ainsi la majesté de la mort, et ils rappelaient au divin Maître l'inépuisable série des êtres, qui dans le mensonge transformeront la vérité et profaneront la vertu. Aussi avec quelle délicatesse encore et quelle autorité, pour venger cette jeune morte, il les met tous dehors : « *Recedite.* Allez-vous en ! » Que ce geste nous éclaire et nous guide dans l'attitude qu'il convient de garder en face des corrupteurs qui parcourent le monde.

A l'égard de la mère surtout combien sa délicatesse est touchante ! Evidemment c'est elle qui a frappé ses regards quand, pénétrant dans la maison, il l'a vue, dans le silence et les larmes, se perdre de douleur devant l'irréparable. Mais admirez comme il sait d'un mot relever l'espérance. C'est à elle immédiatement qu'il va. Pour lui dire quoi ? « *Noli flere.* Ne pleurez pas ». Ses larmes lui font mal. Elles sont pourtant bien naturelles ; c'est parce qu'il en comprend la source qu'elles l'attristent lui aussi, car enfin la mort, surtout celle qui s'appesantit sur un être jeune, à qui étaient promises tant de joies et tant d'espérances, est tellement contraire au plan primitif de Dieu pour l'humanité, qu'il ne peut les voir sans se sentir ému.

Aussi quelle délicieuse façon il trouve dans son cœur pour la consoler : « Elle n'est point morte; elle dort. » Admirable parole qui peut paraître étrange, mais qui doit retentir à nos oreilles avec un accent particulièrement touchant !

En effet, depuis qu'il a passé sur nos chemins, qu'il a connu la mort et qu'il en a triomphé, elle doit avoir perdu pour nous sa face hideuse, destructrice, pour faire luire à nos yeux des perspectives d'immortalité. De sorte que, quand elle frappera à nos portes, celle qu'instinctivement nous sommes toujours prêts à maudire, nous pourrons entendre la voix de Dieu murmurer : « Ne crains pas, je suis là, dors comme un enfant. Je passerai près de ta couche ; ma voix t'éveillera quelque jour pour une aurore autrement resplendissante que celle dont tu as pu t'enivrer ici-bas. Dors ; ta mort n'est qu'un sommeil ».

Mais il était bon que ce fut à une mère — être deux fois sacré, et parce qu'elle est chargée de donner la vie, et parce qu'elle souffre davantage des deuils qui désolent — il était bon que ce fut à une mère que pour la première fois cette vérité fut rappelée. Elles pourront nous la rappeler ainsi et nous dire que c'est nous endormir d'un sommeil béni que de nous endormir « *in osculo Domini.* » Elles auront alors plus d'autorité pour nous engager à mériter cette joie et cette espérance par notre fidélité, afin que : « A l'aurore du jour qui ne doit plus finir » la voix puissante et bonne puisse nous réveiller pour l'éternel et bienheureux revoir.

Ici le miracle se fait. Le Maître tout-puissant à qui la mort ne résiste pas dit un mot, prend la jeune

morte par la main, lui ordonne de se lever. Docile à sa voix, elle se lève en effet, pleine de vie. Et lui, heureux du bonheur qu'une fois encore il a semé sous ses pas, oubliant tout, « rend cette jeune morte ressuscitée à sa mère ».

* *

Qu'elle nous serve, elle aussi, de leçon. Son empressement à se lever était une preuve de la réalité du miracle. Le monde attend toujours pour juger de la vérité de notre religion, qu'elle produise ses fruits dans votre vie. Ne le décevez pas. — La fidélité de cette enfant l'a fixée sur les pas de Jésus ; la reconnaissance que vous lui devez pour les grâces qu'il ne vous a pas ménagées est une invitation à une générosité inaltérable dans son service ; mieux que cela, à une action d'apostolat qui le venge des indifférences et des hostilités qu'il ne cesse de rencontrer. Restez donc près de lui par la pensée, par la prière et qu'en vous voyant vivre le monde puisse encore une fois admirer sa puissance. Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE

III

LE SACRIFICE EUCHARISTIQUE

Mes frères,

Le 11 Novembre 1918 fut incontestablement une grande date dans notre histoire nationale : ce jour-là, après 4 ans de guerre, la victoire resplendissait et notre patrie était sauvée. Et nous avons vécu, depuis, une journée aussi belle qui mit un terme à une situation encore plus affreuse. Mais le Vendredi Saint, ce fut encore bien plus beau. Ce jour fut et restera toujours la grande date dans l'histoire de toute l'humanité. Ce jour-là, par Jésus, notre race, jadis rebelle, était réconciliée avec Dieu. L'offrande que Jésus, prêtre et victime, avait faite à Dieu, son immolation par la Croix, fut le sacrifice parfait qui sauvait le monde. Depuis lors, l'Eglise, inséparable de son Chef, ne peut adorer Dieu et le remercier, obtenir le pardon des pécheurs et l'exaucement de ses prières que par le sacrifice de Jésus. Toute notre religion doit passer par la prière douloureuse et aimante du Calvaire qui s'est achevée dans la gloire du ciel.

I. — *La Cène, la Croix, la Messe*

Comment nous, chrétiens du XX^e siècle, irions-nous au Calvaire ? Impossible. Alors notre frère divin a voulu que le Calvaire vint jusqu'à nous.

Un événement heureux, à une époque très ancienne, dans une contrée lointaine, dont nous garderions religieusement le souvenir, ce n'était pas assez pour l'amour du Christ. Ce grand événement passé, il veut le continuer, l'actualiser pour chaque peuple de chaque génération, le prolonger jusqu'à la fin des temps. Et s'il faut faire un nouveau miracle dans ce but, il est prêt à le faire, ou plus exactement il l'a déjà fait. La veille de sa mort, le Jeudi Saint, dans cette même ville de Jérusalem, au milieu de ses apôtres réunis pour le repas d'adieux, ayant pris du pain dans ses mains saintes et vénérables, dans ces mains qui avaient opéré tant de miracles, il le rompit et le distribua à ses apôtres en disant : « *Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous* ». Puis, prenant la coupe où il y avait du vin et rendant grâces, dit : « *Buvez-en tous, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle Alliance qui sera répandu pour la multitude, en rémission des péchés* ».

Par une anticipation prodigieuse, geste sublime d'amour infini, Jésus venait de fixer et d'éterniser à jamais sous les apparences du pain et du vin le point culminant de toute sa vie : le Calvaire. En effet, le Vendredi Saint, au vu de toute une foule, Jésus offrait à son Père pour le salut du monde son corps livré, battu, flagellé, cloué à la croix ; il offrait le sang de ses plaies et de ses blessures. Il s'offrait jusqu'à la mort. Mais déjà la veille, à la Cène, il avait offert à son Père son corps qui allait être livré le lendemain, ses souffrances et sa mort future. Et avant d'être livré à ses ennemis, il se donnait à ses disciples. Changeant le pain et le vin en son corps et en son sang, Prêtre il donnait à ses apôtres la Victime qui serait immolée le lendemain au Calvaire, afin qu'ils s'unissent à elle par la croix intime des communions. Par avance, les heureux convives de la Cène pouvaient participer au sacrifice de Jésus.

Mais le Jeudi Saint, après le grand prodige, il a immédiatement ajouté : « *Faites ceci en mémoire de moi* ». C'est-à-dire : ce geste stupéfiant change le pain et le vin au corps et au sang du Christ ; il donne à des hommes sacrés par lui le pouvoir de le renouveler. Et tant qu'il y aura encore sur cette terre un prêtre pour se pencher sur le calice et l'hostie, et prononcer les paroles du Christ, le Christ reviendra parmi nous, comme à la Cène, prisonnier d'Amour. Il sera là, près de nous, à la Messe, après la consécration, offrant à Dieu son Père pour notre salut ses souffrances et sa mort passées et, par la communion, nous pourrons à notre tour nous unir à son sacrifice. Et ainsi par la Messe, l'Eglise pourra prolonger parmi nous jusqu'à la fin du monde le sacrifice de la Croix.

Oh ! certes, plus de sang versé, plus de souffrances atroces pour Jésus, Jésus ressuscité et glorieux au ciel actuellement ne peut plus souffrir ni mourir sur l'autel ! Mais, vous le savez bien, m. f., le sacrifice du Christ réside moins dans le cortège douloureux de ses tortures et de ses humiliations que dans l'offrande volontaire, totale, généreuse, qu'il fait de son martyre et de sa mort pour que son Père reçoive une gloire infinie, et les hommes l'assurance de leur pardon. Or, cette même volonté de s'offrir en victime pour la gloire du Père et notre salut, ces mêmes sentiments héroïques de donation totale, Jésus les a toujours, à la Messe. Il ne s'est jamais repenti, si j'ose dire, mais plus que jamais au contraire il continue son grand travail de Rédempteur. Il s'offre par les mains du prêtre maintenant, mais ce dernier n'est qu'un instrument à tel point qu'à la Consécration le prêtre ne dit pas « Ceci est le corps du Christ », mais « Ceci est mon Corps ». — C'est Jésus qui parle par le prêtre ; c'est Jésus qui s'offre lui-même en sacrifice.

En résumé, si *extérieurement* Calvaire et Messe peuvent différer, intérieurement, donc *essentiellement*, c'est la même réalité. Au Calvaire, Jésus offre ses souffrances et sa mort présente ; à la messe, il continue d'offrir ses souffrances et sa mort passées. Bref, Jésus s'offre toujours en sacrifice ; autrefois, sur la croix, c'était visiblement et d'une manière sanglante ; aujourd'hui, à la messe, c'est invisiblement, caché sous les apparences du pain et du vin et d'une manière non sanglante comme il le fit aussi jadis à la Cène, le soir du Jeudi Saint.

II. — *La Messe fait rayonner la charité du Christ*

Mais, pourquoi, me direz-vous, vouloir à tout prix prolonger ce sacrifice parfait du Calvaire qui se suffisait à lui seul ?

C'est vrai, le sacrifice de la Croix n'est pas réitéré, recommencé, mais prolongé indéfiniment par la messe. La messe ne recommence nullement la Rédemption. Elle n'est pas une source nouvelle de grâces qui jaillirait à côté de celle du Calvaire.

A quoi sert-elle, demandez-vous ? *D'abord, elle est le canal qui nous apporte les grâces du Calvaire.* Sur la croix, Jésus a sauvé le genre humain tout entier, cependant il n'a pas sauvé effectivement chaque homme en particulier. Chacun doit, pour être sauvé, s'approprier pour son compte personnel les mérites de Jésus-Christ. Et précisément, c'est le sacrifice de la Messe qui applique à chacun de nous les fruits du sacrifice de la Croix.

On parle des « merveilles de la Science ». Parlons plutôt des merveilles du Cœur de Jésus ! De ce poste émetteur qui s'appelle le Calvaire depuis 1900 ans, le Christ lance à travers le temps et l'espace, bien mieux que des ondes sonores, des grâces tangibles, des secours palpables, à toutes les âmes qui ont assez de bonne volonté pour s'approcher de ces postes récepteurs créés par son amour et qui sont chacun de nos autels catholiques, cet autel fut-il celui d'une humble chapelle, pourvu que l'on s'en approche au moment convenable, c'est-à-dire pendant la messe. Depuis 19 siècles rayonne au Calvaire une prodigieuse émission de vie divine.

Vous enviez les apôtres, contemporains du Christ, ses compagnons à la Cène ? Vous enviez la Sainte Vierge, S. Jean, Marie-Madeleine, présents au pied de la croix ? Mais, à 20 siècles de distance, le Christ répond à vos secrets désirs. Il est toujours là pour que vous puissiez vous accrocher à lui. Il est toujours là pour vous arracher au poids mauvais de l'égoïsme et du péché et, vous élevant au-dessus de vous-mêmes, vous faire vivre de sa vie de générosité, de charité. *La Messe est le grand diffuseur de la charité du Christ.*

Plus heureux même que ces privilégiés, *nous sommes conviés par le Christ, à la messe, à nous unir à sa grande offrande.* A chaque messe, le sacrifice du Christ devient tout proche de nous et nous invite à nous sacrifier à notre tour. Jésus veut nous entraîner à sa suite ; car s'il ne peut plus souffrir ni dans sa chair ni dans son Cœur, il peut encore souffrir dans notre chair et dans notre cœur à nous qui par le baptême sommes devenus ses membres et formons avec lui ce que S. Augustin appelait le *Christ total*. Ecoutez le Christ nous dire : « Ce n'est pas rose la vie d'ici-bas ; vous avez des soucis, des peines intimes, un travail fastidieux. Venez ici, à notre messe. Moi aussi j'ai souffert, j'ai saigné, et chaque dimanche à la messe, j'offre tout cela pour vous à notre Père des cieux. Venez fidèlement à cette messe. Déposez sur la patène et dans le calice tout ce que vous avez à offrir avec mon offrande à moi, toute la brassée des sacrifices nécessaires pour aimer Dieu et le prochain, pour pratiquer le devoir d'état, le devoir paternel ou maternel, pour pratiquer le devoir conjugal selon la loi divine. Nous serons tellement unis à ce moment-là que je pourrai présenter vos pauvres efforts humains, comme si c'étaient les miens et ce sera comme si c'était moi qui, durant cette semaine, aie peiné, souffert et travaillé. Et alors avec tout cela vous pourrez mériter le paradis ; vous pourrez acheter la conversion des âmes. Ce ne sera plus un pauvre travail humain fait bien humainement, une pauvre souffrance humaine supportée bien humainement, mais ce sera un travail, une souffrance divine d'une valeur infinie ».

Oui, m. f., c'est vrai, tout ce que nous faisons, tout ce que nous souffrons, tout ce que nous espérons, la messe unit tout cela à l'offrande que le Christ fait de lui-même, comme la goutte d'eau limpide et sans valeur que le prêtre met dans le calice se mélange tellement au vin riche et généreux qu'elle devient comme du vin. Suivant le beau mot de Lacordaire, notre messe, c'est vraiment *l'immolation de l'homme ajoutée à celle de Jésus-Christ.*

* *

Bossuet a fait cette remarque très juste : « On est touché le Vendredi Saint, parce qu'on célèbre la mémoire de la mort du Sauveur. Venez à la messe, c'est tous les jours le Vendredi Saint, tous les jours on érige le Calvaire sur le saint autel ». C'est pourquoi, aimons à assister à la messe, avec les sentiments de S. Jean, de sainte Marie-Madeleine, de la Sainte Vierge au Calvaire. Et unissons-nous, comme eux, à la sainte Victime. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XV

LA CONFIRMATION, SACREMENT D'ACTION CATHOLIQUE

Le baptême, qui fait de nous les enfants de Dieu, nous oriente déjà dans le sens de l'Action catholique. Mais c'est à proprement parler la *Confirmation* qui nous pousse vers l'apostolat, et qui peut donc, à bon droit, être nommée le « sacrement de l'A. C. ». Essayons de voir, en retour, ce que peut l'A. C. pour faire connaître, estimer, et rendre fécond ce sacrement si grand.

I. — *Notre Confirmation*

Elle nous a laissé certains souvenirs très vivaces, mais de peu d'importance et d'influence sur notre vie actuelle, la plupart du temps.

En ville, c'était peu de jours après la Communion solennelle. Nous nous rappelons avoir rejoint dans une autre église paroissiale d'autres « premiers communiants » revêtus comme nous de la même robe blanche ou le bras orné d'un brassard semblable au nôtre. Nous étions très nombreux. Ce qui nous a frappés surtout, c'est la présence de l'Evêque. Quant aux cérémonies mêmes de la Confirmation, à la grâce propre qu'elle a mise en nous, tout cela est resté bien vague. Nous nous souvenons du soufflet donné par l'Evêque, et nous savons que c'était le Saint-Esprit que nous avions reçu. C'est tout.

A la campagne, la cérémonie a peut-être marqué un peu plus. La venue de Monseigneur avait été un événement, et, moins nombreux, nous avions pu suivre d'un peu plus près la liturgie du sacrement. Mais les résultats actuels sont à peu près semblables. Notre enfance est partie, maintenant, pour ne plus revenir, et ce sacrement, que nous n'avons reçu qu'une fois, est à peu près totalement en dehors de nos préoccupations.

S'il en est ainsi de nous, m. f., qui pourtant sommes restés chrétiens, et continuons à vivre de notre foi, que peut-il en être de tous ceux qui ont depuis longtemps abandonné toute pratique religieuse ?

Certains n'ont reçu que le baptême, comme sacrement. Ils n'ont même pas été initiés à la vie eucharistique qui est la nôtre. D'autres, par coutume, routine, reste de foi, ont « fait leur première communion » et donc reçu la confirmation, puisque cela allait ensemble. Mais, malgré tous les efforts de ceux qui essayaient, à ce moment, d'en faire des chrétiens, rien n'a marqué profondément dans leur vie, et c'est tout juste s'ils pourraient dire s'ils sont confirmés. A plus forte raison ne sauront-ils pas où ils l'ont été, et par qui, ni ce que leur apportait ce sacrement.

« Divin Méconnu », a-t-on pu dire du Saint-Esprit. On pourrait appliquer la même épithète au rite sacramentel par lequel il vient en nous de manière plus spéciale.

N'y a-t-il pas là un beau terrain d'activité pour l'A. C. ?

II. — *La faire vivre en nous*

Première activité, premier devoir : retrouver d'abord, pour notre propre compte, le sens vrai de notre Confirmation.

Pour cela, nous dire, en premier lieu, que si ce sacrement ne se reçoit qu'une fois, c'est que son effet *demeure*. C'est donc pour nous, non pas tant un souvenir du passé qu'il faut faire revivre, qu'une réalité du présent dont il faut prendre conscience.

Quelle réalité ? La présence du St-Esprit en nous ? Oui, certes. Mais le St-Esprit habite déjà notre âme comme son temple, à partir de notre baptême, puisqu'à ce moment-là, c'est la Trinité toute entière, Père, Fils, St-Esprit, les trois inséparables, qui s'est emparée de nous.

Présence *spéciale* du St-Esprit, donc, que la Confirmation. Alors, précisons ce qu'il y a de particulier dans un pareil rite.

Il nous confère les *dons* du St-Esprit, c'est-à-dire une certaine facilité, une souplesse plus grande à pratiquer les vertus chrétiennes. Il s'agit moins de la possibilité de faire des choses extraordinaires, voire des miracles, que d'une tendance facilitée à mieux faire notre devoir, à mieux vivre notre vie d'enfants de Dieu.

Est-ce tout ? Ne dit-on pas parfois que la Confirmation fait de nous les soldats du Christ ? C'est vrai. Et il faut entendre par là que la Confirmation est donnée au chrétien en vue de sa vie dans un monde indifférent, ou, qui plus est, hostile. Il faut que ce chrétien puisse être fort, qu'il se défende efficacement contre les tentations sans nombre auxquelles il sera en butte, qu'il ait donc, dans sa vie morale, toutes les qualités qu'un soldat doit déployer quand il se bat : clairvoyance, prudence, ténacité, persévérance, courage, héroïsme parfois.

Allons plus loin. Le soldat ne se contente pas de la défensive. Il attaque, s'il le peut, et conquiert. Ainsi du chrétien confirmé. Oh ! ses armes et ses moyens de combat sont tout pacifiques ! Il ne cherche à blesser ou tuer personne. Mais il veut conquérir lui aussi, amener des âmes au Christ, à son amour, à l'obéissance à ses lois. Il veut étendre sur terre le royaume de Dieu.

Ainsi, ce n'est pas tant *soldat* qu'on devrait dire qu'*apôtre*. Et tout confirmé devrait l'être au moins un peu. Don Bosco affirmait qu'un garçon de quinze ans dont il n'avait pu faire un apôtre était un adolescent perdu. N'est-ce pas vrai, toutes proportions gardées, de tout chrétien ?

III. — *S'en faire l'apôtre autour de nous*

Ce n'est là qu'une première tâche. Une autre nous attend. Si nous devenons apôtres, nous devons l'être même de la Confirmation en particulier.

Mais que pouvons-nous faire ?

Dans notre entourage, d'abord, dans notre propre famille, ne pouvons-nous commencer à parler de la Confirmation ? Puisque, encore une fois, il s'agit d'un sacrement toujours vivant et agissant, on peut en parler comme d'une chose actuelle. On célèbre la date de son baptême, de sa première communion. Pourquoi n'en pas faire autant de sa confirmation ?

Pères et mères de famille, vous avez, par ailleurs, un beau rôle à remplir auprès de vos enfants, pour les préparer à leur Confirmation et en garder vivace le souvenir par la suite. Lorsqu'un enfant de 13 ou 14 ans aborde la vie professionnelle et ses dangers, pourquoi ne pas lui redire, souvent, que le sacrement qu'il a reçu lui donne la possibilité d'être fort, et même de rayonner son christianisme, et qu'il peut demander les grâces spéciales dont il a besoin pour cela, car il y a droit comme confirmé ?

Sait-on, d'autre part, que la Confirmation, comme le baptême, demande la présence et le rôle d'un parrain ? Et que celui-ci a une fonction de paternité spirituelle à exercer ? L'occasion peut se présenter pour vous, m. f., d'être un jour parrain ou marraine dans une Confirmation. Acceptez ce rôle avec joie, et comprenez-en la grandeur.

Par ailleurs, nous pouvons nous faire les apôtres de la Confirmation en propageant autour de nous certaines idées qui en sont comme la conséquence inéluctable.

Idée d'appartenance à l'Eglise, en premier lieu. Chaque confirmé l'a été, habituellement, par son Evêque, c'est-à-dire par le chef autorisé d'un diocèse. Ainsi, se manifestait de façon apparente le fait qu'un chrétien n'est jamais un isolé, qu'il fait partie, dès ici-bas, d'un groupe organisé, qu'il a des chefs à qui il doit respect et obéissance.

Mais cette appartenance existait déjà depuis le baptême. La Confirmation y ajoute une qualification : c'est une appartenance *active*. Non seulement le chrétien confirmé doit prendre conscience qu'il fait partie de l'Eglise ; mais il doit prendre sa part active dans la vie de cette Eglise. Qu'il le veuille ou non, il y est invité, poussé, par cette présence particulière de l'Esprit-Saint en lui.

A ceux donc qui nous disent qu'ils sont tenus seulement à bien conduire leur vie personnelle, et à assurer strictement leur salut, nous pouvons répondre que ce n'est pas tout à fait vrai, et cela, tout particulièrement depuis le jour où ils ont été confirmés. Ainsi, du même coup, nous leur ferons mieux comprendre ce sacrement, et nous en aurons fait de meilleurs chrétiens.

CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE [1]

(1re série : les Origines)

I

LES ACTES DES APÔTRES

Les premiers récits de l'histoire de l'Eglise se trouvent dans les *Actes des Apôtres*, de S. Luc. Celui-ci

originaire d'Antioche, n'appartenait pas au Judaïsme mais à la Gentilité. S. Paul nous apprend qu'il exerçait la profession de médecin : « *Lucas medicus charissimus* (Col., IV, 14). Il avait une âme d'artiste et le Moyen Age crut qu'il était peintre à ses heures. La tradition lui attribue les portraits de la Sainte Vierge, appelés « Madones de S. Luc ». Tertullien nous dit qu'il fut converti à Antioche par S. Paul lui-même, ce qui expliquerait leurs rapports intimes. Il fut son disciple très cher et son compagnon d'apostolat de l'an 52 à l'an 63, environ.

Ces *Actes des Apôtres* sont des mémoires divinement inspirés, sur l'établissement de l'Eglise et sur ses premiers développements. S. Jean Chrysostome appelle ce livre des Actes un « trésor » et voulant marquer la différence qu'il trouve entre les Actes et l'Evangile, il dit : « Les Evangiles sont l'histoire de ce que le Christ a fait et a dit ; les Actes, de ce que le Saint-Esprit a dit et a fait » [2]. C'est une suite de récits relatifs aux travaux des apôtres, S. Pierre et S. Paul surtout.

* *

Les faits relatés se sont passés sous 4 Empereurs :

Tibère (33 à 37), fils adoptif d'Auguste, stigmatisé par Tacite.

Caligula (37 à 41), fils de Germanicus et d'Agrippine, qui fit de son cheval un consul et, parlant de ses sujets, prononça cette odieuse parole : « Qu'ils me haïssent, mais qu'ils me craignent » *(oderint dum metuant)*. — Il fut assassiné.

Claude (41 à 54), époux de Messaline puis d'Agrippine qui l'empoisonna.

Néron enfin (52 à 63), fils de cette Agrippine, monstre à face humaine, le païen barbare dans toute son horreur. Après avoir fait mourir Britannicus, son frère, Agrippine sa mère, Octavie sa femme, sur le point d'être saisi, se fit donner la mort par un affranchi : « Quel artiste le monde va perdre ! » s'écria-t-il au moment de périr. Vous connaissez ces beaux vers que Racine qui l'a justement flétri, met dans la bouche d'Agrippine :

> Et ton nom paraîtra, dans la race future,
> Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

Hélas ! Néron devait se survivre...

Voilà le Gouvernement, voilà les César qui ont régné durant les premières années de l'Eglise.

* *

Ce livre des Actes fut composé à Rome, environ entre 58 et 63, pendant la première captivité de S. Paul. Il est dédié à un certain Théophile qui devait être un homme d'un rang assez élevé, magistrat sans doute, païen d'origine et converti, lui aussi, au christianisme. S. Luc lui dédia également son Evangile.

Après sa résurrection, Notre-Seigneur avait dit à ses apôtres : «Vous serez mes témoins à Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre ». Il traçait ainsi la marche à suivre dans la prédication de l'Evangile et à S. Luc le plan de son livre, d'où trois parties dans les 28 chapitre des Actes.

1. — Chapitres I à VII, — récit de l'Ascension, fondation de l'Eglise par l'effusion de l'Esprit-Saint au jour de la Pentecôte, puis rapide propagation de l'Evangile à Jérusalem et dans la Judée, malgré les attaques de la synagogue et des autorités juives. C'est donc l'histoire de l'Eglise parmi les Juifs, à Jérusalem même.

2. — Chap. VIII à XII, — prédication chez les Samaritains puis chez les Païens, conversion de S. Paul, baptême du païen Corneille, première communauté chrétienne, née de la Gentilité, à Antioche.

3. — Chap. XIII à XXVIII, — histoire de l'Eglise parmi les Gentils. Jusqu'ici Pierre avait joué le premier rôle, ici c'est S. Paul, l'apôtre des Gentils, ses prédications en Asie-Mineure, en Macédoine, en Grèce et à Rome. Antioche est le centre autour duquel rayonne son activité.

* *

Trois grands voyages constituent l'apostolat de de S. Paul.

1. — Avec S. Barnabé, avant le concile de Jérusalem (de 45 à 47), dans l'île de Chypre et en Pamphylie.

2. — Après ce premier concile, de 51 à 53, dans le nord de l'Asie-Mineure, en Phrygie, en Galatie, en Macédoine, à Athènes et à Corinthe.

3. — Enfin le plus long de 55 à 58, à Ephèse, à Jérusalem, avec la première captivité à Césarée et à Rome. Le livre des Actes se termine brusquement après avoir raconté l'arrivée de S. Paul à Rome, comme prisonnier, et le commencement de sa captivité. L'auteur avait atteint son but. — S. Paul devait subir le martyre, en 67 très probablement.

* *

Quelle est l'importance de ce livre des Actes des Apôtres ?

Au point de vue *apologétique* et *doctrinal* les miracles du Sauveur et son enseignement sont confirmés, car les apôtres, surtout S. Pierre, s'y réfèrent expressément.

Au point de vue *historique*, ce livre est un précieux document, car il est le seul de cette époque à relater, avec précision, des faits relatifs à l'établissement de l'Eglise.

Enfin, Renan le reconnaît lui-même, ce livre est une source de grande *édification*. S. Jean Chrysostome affirme que la lecture des Actes est aussi salutaire que celle de l'Evangile. On y saisit le véritable esprit du Christianisme, esprit de vérité et de justice. On y voit pratiquées toutes les vertus chrétiennes : le détachement, la charité, le zèle pour la gloire de Dieu, le mépris des souffrances et le désir du Ciel.

Aussi, m. f., ces conférences historiques contribueront, j'en suis persuadé, à augmenter votre foi en la divinité de l'Eglise, comme aussi votre fierté d'être dans la vérité, d'appartenir au christianisme intégral, celui des Origines, des temps Apostoliques. Restons dans la barque de Pierre, la seule qui nous conduira au port du salut. *Amen.*

II

ÉLECTION DE S. MATTHIAS, ET PENTECÔTE

S. Luc commence par rattacher ce nouveau livre des Actes à celui qu'il a déjà publié sur la vie de Jésus-Christ, c'est-à-dire son Evangile. Il en sera la suite et le complément. Dans son Evangile, il a raconté la carrière terrestre de l'Homme-Dieu, du

[1] Ces conférences — de 15 à 20 minutes — sur l'Histoire de l'Eglise ont été données à la Messe de 11 heures par un curé de grande ville, au cours des années 1935 à 1943.

[2] *In Act. Apostol.*, Hom. I, ch. I.

Verbe, depuis le moment où il s'est fait chair, jusqu'à celui où, après sa résurrection, il a quitté la terre pour retourner dans le ciel. S. Luc, au début, ménage sa transition. Il parle des rapports de Jésus ressuscité avec ses Apôtres, comme aussi des dernières instructions qu'il leur donne. Puis, c'est le récit de l'Ascension, la réunion des Onze et des disciples dans le Cénacle, cent-vingt environ, et l'élection de S. Mathias, qui va remplacer le traître Judas.

* *

Mathias était un des disciples qui remplissaient la double condition d'avoir été le témoin oculaire de la Vie publique de Jésus et de sa Résurrection. Après cette élection et cette retraite qui se termine à la Pentecôte, S. Luc raconte la descente miraculeuse du Saint-Esprit. C'est vraiment le jour de la fondation de l'Eglise à Jérusalem et en même temps de la transformation soudaine des Apôtres. Nous allons, dès lors, assister aux premiers assauts que l'Eglise de Jésus-Christ eut à soutenir.

La *synagogue,* d'abord, se jeta sur l'Eglise naissante et voulut l'étouffer dans son berceau. En peu de temps elle emprisonna son chef, lapida son plus zélé diacre Etienne, fit battre de verges les Apôtres et dispersa tout le troupeau.

Après la synagogue, *l'Empire Romain* se souleva avec fureur contre l'Eglise. On compte généralement, durant les trois premiers siècles, dix persécutions commandées par les empereurs romains, dont la redoutable puissance s'étendait sur la plus grande partie du monde connu d'alors. L'Eglise y perdit par le martyre plusieurs millions de ses enfants. Les Souverains Pontifes qui siégèrent pendant cette période héroïque, — soit 32 —, périrent presque tous au milieu des supplices ; et depuis la sortie du Cénacle jusqu'à Constantin, l'Eglise eut à rendre à N.-S. le témoignage irréfutable de « ceux qui se sont fait égorger. »

Ainsi donc, l'Eglise catholique, sortant du Cénacle après la venue de l'Esprit-Saint, va commencer à travers les âges sa marche triomphale que rien ne peut ralentir. Le vaisseau de l'Eglise, suivant l'élégante comparaison de S. Jean Chrysostome, est construit et appareillé ; il a son pilote, son gouvernail et ses voiles, avec tous les agrès nécessaires pour faire une heureuse navigation. Les marins sont à bord et ceux-ci ne font jamais grève. Ici, c'est la gloire de Dieu qui prime tout et le salut des âmes. Oui, le navire est prêt.

* *

Une seule chose lui manque sans laquelle il serait resté éternellement immobile, c'est le « *souffle moteur* » qui devait lui servir d'âme et le diriger dans sa course. Mais le Saint-Esprit est venu, le souffle divin l'anime. « *Duc in altum,* » s'écrie le Maître, en pleine mer, au large ! Et voici, ô miracle, en cette fête de la Pentecôte, devant une multitude d'enfants d'Abraham venus de tous les pays, parlant toutes les langues, à Jérusalem, une voix va se faire entendre. Les portes du Cénacle s'ouvrent, le Chef du Collège Apostolique, Pierre qui était la « bouche de tous » comme l'appelle encore S. Chrysostome, Pierre prend la parole et tous l'entendent; nul besoin de hauts-parleurs, tous le comprennent sans aucun interprète.

C'est le premier discours de Pierre. L'apôtre se tient debout, il se présente avec les Onze ; l'élection de Mathias a eu lieu, et alors il éleva la voix et il parla. Voici la première prédication évangélique. Il convenait qu'elle fut faite par lui, le représentant visible de l'Invisible Pasteur suprême, le Vicaire de Jésus-Christ Notre-Seigneur. — Que va-t-il dire ce batelier de Capharnaüm ? Ce discours, comme plus tard celui de S. Paul à Athènes, a quelque chose de solennel. C'est le discours d'ouverture par lequel l'Eglise inaugure son enseignement dans le monde : « *Viri Judæi,* s'écrie-t-il, Juifs de Judée, et vous tous qui séjournez à Jérusalem, sachez bien ceci et prêtez l'oreille à mes paroles... » Ce discours comprendra deux parties que nous étudierons dimanche prochain.

* *

Comme elles sont grandes les œuvres de Dieu ! M. f., attachons-nous de plus en plus au vaisseau de l'Eglise. C'est vraiment celui-là qui flotte et n'est jamais submergé, « *fluctuat nec mergitur* ». Naviguons toujours avec le divin Pilote et les marins officiels de l'équipage, et malgré les orages et les tempêtes, nous sommes assurés d'arriver à la Cité merveilleuse, c'est-à-dire au Bonheur. *Amen.*

III

DISCOURS DE S. PIERRE

Ce discours a quelque chose de solennel dans son annonce et cela se conçoit. C'est la première harangue du chef de l'Eglise à l'humanité, le discours par lequel il inaugure son enseignement dans le monde.

Ce discours de Pierre se divise en deux parties. Dans la 1re, tirée des circonstances, l'Apôtre après avoir répondu aux calomnies — toujours le mensonge, la mauvaise foi, et la tactique n'a pas varié ! — qui tendaient à jeter le ridicule sur le miracle de la Pentecôte, montre au contraire, par ce merveilleux événement, que le temps du Messie est arrivé. — Dans la 2e, il démontre, il prouve par les miracles de Jésus, spécialement par celui de sa Résurrection, que c'est lui qui est le Messie.

Dans quelle *langue* fut prononcé ce discours? Sans doute, la langue parlée à Jérusalem, le dialecte araméen appelé hébreu. Comment fut-il compris par tous ? Par un miracle, évidemment. Ou bien les auditeurs comprenaient la langue de Pierre ; ou bien celle-ci devenait pour eux leur langue maternelle. Pareil miracle se reproduira dans la prédication de S. François-Xavier, l'apôtre des Indes.

* *

Et maintenant, entrons dans ce détail de ce discours. Pierre, tout d'abord, répond à la calomnie d'ivresse. Tous étaient dans la stupeur et l'étonnement se disant l'un à l'autre : « Que signifie ceci ? » Mais d'autres — comme toujours — se moquaient et disaient : « Ils sont pleins de vin, ils sont ivres, *quia musto pleni sunt isti !* » Pierre, avec un grand bon sens rétorque : « Non, ils ne sont pas ivres, puisqu'il n'est que la troisième heure du jour », c'est-à-dire 9 heures du matin. Puis il explique le miracle, en le donnant comme l'accomplissement d'une prophétie de Joël, 600 ans avant Jésus-Christ. Cet oracle annonçait pour le temps du Messie une communication de l'Esprit de Dieu, beaucoup plus abondante que dans l'ancienne Loi. Mais Pierre ajoute que cette communication continuera à s'accomplir jusqu'à la fin des temps. Et afin d'engager plus effi-